

grâce, sans rien regretter des honneurs qui s'attachent aux charges. Aussi personne jamais n'eut un regard d'envie ou n'éprouva un sentiment de jalousie à son endroit. Son détachement absolu de la vaine gloire eût désarmé la critique la plus malveillante. Il était par un don de Dieu, que nous appelons souvent un don de nature, mais aussi par la vertu d'une longue habitude, un de ces hommes privilégiés dont la bonté désespère la critique des esprits les plus mal faits.

« Sa douceur n'avait rien de vulgaire parce que son âme entretenait très vivante une flamme d'affection pour les causes les plus nobles et les plus dignes d'intérêt pour un prêtre français. Cette chaleur du cœur venait de son esprit de foi, de cet esprit qui rêvait de voir s'agrandir à l'infini la gloire de l'Eglise et de la patrie. Notre patrie française, comme il l'aimait chaudement, éloquentement, avec cette pointe de mélancolie particulière à ceux qui l'ont vue dans tout l'éclat de sa gloire et de son intégrité nationale, avant les déchirements de l'année terrible ! Il avait partagé les ardeurs patriotiques de Mgr Freppel. Il en conservait les enthousiastes admirations pour tout ce qui contribuait à l'agrandissement ou à l'honneur de notre pays. La bravoure de nos soldats à Madagascar, au Tonkin, au Sahara occupait son esprit. Une carte à la main, il suivait une à une les étapes de leurs exploits. Un jour de cette année, il lut dans un journal le toast d'un évêque, qui célébrait dignement nos gloires militaires. Pendant de longues semaines ensuite, il signalait à ses visiteurs la beauté de ces paroles épiscopales, qui exprimaient si bien, à son gré, les rapports du prêtre et de l'armée française. Ses commensaux savent avec quel intérêt d'ardente sympathie il supputait les chances de succès du brave peuple des Boërs, parce qu'ils représentaient la cause du droit. Aussi, Monseigneur, fut-il ému jusqu'aux larmes du bel éloge, que vous fîtes dans cette chaire, du chef français qui prêta son épée à ce petit peuple : le général de Villebois-Mareuil.

« C'est encore parce qu'il unissait dans une même affection la France et l'Eglise qu'il était si dévoué aux Ecoles d'Orient, dont le but principal est de faire élever par des religieux et des religieuses français les enfants chrétiens soumis à notre protectorat. Il était le directeur du Comité angevin de cette œuvre. La présidente et les membres de son conseil pourraient nous dire avec quel zèle aimable il veillait aux intérêts de ses clients de Syrie ou d'Arménie. Le beau renom de la France catholique dans le monde le préoccupait. Il ne pouvait souffrir qu'il fût atteint et diminué par les menées perfides de nos ennemis.

« Mais parmi toutes les œuvres catholiques d'Angers, celle, à laquelle il apporta le concours le plus actif, fut l'Université, qui avait été la création de son vaillant ami et qui répondait si bien aux aspirations de son zèle pour l'enseignement de la jeunesse française. Il avait assisté et collaboré à la fondation de chacune des Facultés : il les avait soutenues de sa générosité. A la mort de Mgr Freppel, il les avait défendues comme Recteur avec une persévérance infatigable contre les menaces de ruine, jusqu'à ce